



ROUERGUE, 2014

Elzbieta

Le Langage des contes

ISBN 978-2-8126-0686-1

124 pages

15 €

**LIVRES
DE RÉFÉRENCE**

LE LANGAGE DES CONTES

Dix-sept ans après *L'Enfance de l'art* – dont une nouvelle édition revue (nouvelle maquette, illustrations enrichies de légendes commentées par l'auteur) paraît conjointement – Elzbieta revient sur son travail de création et centre cette fois sa réflexion sur les contes. On peut regretter qu'elle ne soit pas plus précise sur ce terme générique car il recouvre des récits très différents : contes traditionnels, littéraires, merveilleux, etc.

Parce que les contes dont elle a été nourrie dans son enfance, en particulier « Blanche Neige », ont joué un rôle essentiel dans sa vie, elle part à la recherche de leur secret et s'interroge dans le cadre de son processus artistique : Comment écrire des contes (littéraires donc) ? Que racontent-ils ? Quelle est leur utilité ? Comment s'explique leur longévité ? S'agit-il d'histoires qui conviennent à la sensibilité enfantine ?

Elzbieta livre sa vision des contes, en évoquant ses souvenirs d'enfance et son expérience de création littéraire et artistique pour les enfants.

La première partie de son essai est une observation tendre et admirative de l'enfance. Elle évoque les extraordinaires prouesses du plus jeune âge, l'intelligence du nourrisson « acharné travailleur polyvalent », le génie de l'enfance qui a cette capacité « d'observation, de contemplation, d'expérimentation, de déduction, de supputation » et cette faculté de voir ce que les adultes ne voient plus. Car la maturation, notamment l'acquisition du langage, abstraction simplificatrice qui transforme les objets en mots, réduirait paradoxalement notre perception immédiate du réel et limiterait notre imaginaire. L'imaginaire, domaine du conte, en particulier du conte merveilleux, est important dans le développement de l'enfant : il lui permet d'expérimenter sans danger les situations extrêmes.

Elzbieta en vient à décrypter les lois et les fonctions du conte. Elle donne les éléments pour reconnaître ce qu'elle considère être un conte véritable : une fin heureuse où l'enfant triomphe toujours, une structure narrative constituée d'un enchaînement linéaire fixe d'éléments, un espace et un temps indéterminés, un héros au parcours jalonné d'épreuves jusqu'à la maturité. Nous avons bien là les éléments qui caractérisent le conte merveilleux. Enfin, elle considère que la fonction du conte est de mettre en scène la construction de soi, de donner à l'enfant un espace d'expérimentation et de méditation.

Ce qui est intéressant c'est que l'auteur appréhende le récit du point de vue de l'enfant. Cependant il ne faut pas oublier que les contes, sauf exception, n'étaient pas au départ destinés aux enfants, à plus forte raison les contes merveilleux.

Ainsi pour Elzbieta, quand l'enfant s'identifiera au héros, il n'associera pas les parents du conte à des parents réels. La façon dont se clôt le conte « ils vécurent heureux » et surtout cette formule, qu'on a souvent entendu dire (mais ne figure jamais dans les contes populaires) : « ils eurent beaucoup d'enfants » contient une information importante pour l'enfant. Elle vient répondre à ses interrogations fondamentales : comment et pourquoi il est là. L'enfant a une vision particulière des grandes personnes : monstres ou ogres à cause de leur stature, immense par rapport à la sienne, de leurs particularités physiques (leur barbe par exemple), et surtout à cause de leur toute-puissance. Enfin l'enfant reconnaît dans les excès de ces récits la violence des émotions qui le submergent. Or cette violence, imaginaire et juste (le méchant est puni et le bon récompensé), procure à l'enfant apaisement et sécurité.

De même, la répétition, à laquelle se prêtent particulièrement ces récits, et leur fixité qui témoigne de la permanence du monde, des êtres et des sentiments sont autant

d'éléments qui confèrent aux contes un rôle rassurant et consolateur.

Elzbieta en arrive à ce qui, pour elle, est la caractéristique essentielle du conte et de la culture orale : un langage non explicite. Elle découvre auprès de Hassan Jouad, anthropologue, le langage I-maana, pratiqué par les berbères du Haut-Atlas marocain¹, où il lui semble retrouver celui des contes. Ce langage I-maana s'appuie sur la richesse de l'information implicite induite par le sous-entendu. Les contes sont souvent, par nature, des récits elliptiques. Il est essentiel pour qu'ils gardent leur efficacité de respecter leurs « lacunes », leurs silences. « Les contes traditionnels formulent des idées qui, pour le bon fonctionnement de la pensée spéculative, doivent rester voilées ». Elzbieta souligne l'importance du non-dit dans les contes : il permet à l'enfant d'exercer, en toute autonomie, son intelligence déductive et de se construire. Elle nous dit l'importance de respecter ce contenu latent dans l'écriture. De même, il ne faut pas esquiver la cruauté, ni rationaliser ou donner des explications aux comportements des personnages.

Poursuivant sa réflexion, elle évoque sa réticence à l'illustration des contes, surtout lorsque les images imposent une vision trop précise ou submergent le propos. Elle-même ne se considère pas comme illustratrice car elle ne sait pas illustrer des textes dont elle n'est pas l'auteur. Même sentiment vis-à-vis des films, sauf ceux de rares cinéastes, tel Manoel de Oliveira. Elle soutient que « leur nature même – qui est de rendre visible – ne peut transmettre ce qui, pour remplir l'objet du conte doit demeurer obscur ».

Ce livre est une rencontre avec Elzbieta, avec son double travail d'auteur et plasticienne, sa recherche artistique personnelle. Son cheminement en courts chapitres, émaillés de citations ou d'extraits de contes (pas toujours identifiés), ponctués de ses délicates illustrations, nous invite à retrouver le regard de



↑
Elzbieta (D.R.)

l'enfance vis-à-vis des contes, à ne pas chercher à les expliquer ou à les comprendre, à respecter ce qui relève de l'intime dans la lecture et la réception du conte. Elle s'attache à réaffirmer son rôle fondamental dans le développement de l'intelligence déductive et dans la construction de soi. Le langage des contes est double, une part importante nous est cachée, le propre de l'enfance est de la percevoir. N'est-ce pas aussi le propre de certains adultes, entre autres artistes ou adeptes du « less is more », qui ont conservés cette intelligence de l'esprit d'enfance ?

Ghislain Chagrot

1. Hassan Jouad, 1989, « Le langage de I-maana, L'esthétique de l'implicite », in *Études et documents berbères*, n°6, p.158-168.





L'HARMATTAN, 2014
ENFANCE & LANGAGES

Serge Martin

Poétique de la voix en littérature de jeunesse : Le racontage de la maternelle à l'université

ISBN 978-2-343-04813-0

323 pages

34 €

EXISTE EN VERSION NUMÉRIQUE

POÉTIQUE DE LA VOIX

« L'oralité met la force de l'œuvre au premier plan ».

S'inscrivant dans la lignée de Tristan Tzara pour qui « la pensée se fait dans la bouche », Serge Martin place le racontage au centre de sa conception de la littérature. Ce n'est pas une idée neuve pour cet universitaire de renom qui a exercé aussi les fonctions d'enseignant dans le premier degré et de formateur dans les instituts universitaires de formation des maîtres¹. L'essai dense et souvent résistant qu'il vient de faire paraître à L'Harmattan, regroupe les articles qu'il a écrits et publiés durant une vingtaine d'années sur cette question. Faisant montre d'une érudition qui multiplie les références, Serge Martin appuie sa réflexion sur *Le Raconteur* de Walter Benjamin (1936). Sont aussi convoqués les grands théoriciens des lettres et des arts : Meschonnic, Baudelaire, Didi-Huberman et beaucoup d'autres.

Comment définir le racontage ?

Serge Martin centre son analyse sur les voix de l'écriture trop souvent réduites selon lui aux dialogues et aux paroles des personnages. En effet, refusant les cadres interprétatifs fermés, il définit la littérature comme une expérience d'écoute du récitatif (plutôt que du récit) et comme un passage de voix. Avec le racontage qui allie poétique et didactique, la théorie narratologique et celle de la réception des œuvres trop focalisées sur la compréhension/interprétation volent en éclat. Et Serge Martin de s'amuser à privilégier le « raconteur » au narrateur ; le « détail » et le « chantonnement » au schéma narratif ; la « prosodie relationnelle » au rapport texte-image ; la transmission à la communication ; la lecture relation dans « ce qui passe de corps en corps » à la lecture expressive ; la méditation à la

compréhension. Ainsi défini, le racontage constitue un levier de transformations des pratiques qui devrait conduire la bibliothèque à ne plus parler en termes de publics ou de classification et l'école à ne plus se crispier sur la notion de réception.

Mettre en œuvre le racontage : dire, lire, écouter, écrire

Le racontage doit permettre de donner une autre attention au dire et, en conséquence, aboutir à une autre écoute dans et par le dire. Pragmatique, Serge Martin liste quelques dispositifs qui pourraient être mis en place de la maternelle à l'université jusqu'à devenir des rituels. Lire sans préparation et discuter des erreurs de lecture non pour corriger le lecteur mais « pour y lire une aspérité significative du texte ». Offrir la possibilité aux élèves de se constituer des archives sonores pour approfondir l'attention à la voix et inventer la voix de sa lecture. Écrire régulièrement dans les interstices de l'œuvre « en donnant de la voix à ceux qui n'en ont pas ». On appréciera, parmi les nombreux exemples, les écrits des élèves de CE1 qui ont donné la parole à Siméon, la poupée de Célestine, et au Sans-abri devenu jardinier à la fin de la lecture d'*Ernest et Célestine* : *La Cabane*, de Gabrielle Vincent.

Corpus important d'œuvres

Enseignants et bibliothécaires liront avec intérêt les analyses qui s'appuient sur des lectures d'albums : Rascal, *Le Navet* ; Boujon, *Les Escargots n'ont pas d'histoire* ; Oster, *L'Abominable histoire de la poule* (ouvrage de la liste du cycle3) ; Ponti, *Le Doudou méchant* ; Bonniol, *Rien faire* ; Sendak, *Max et les Maximonstres* ; François Place, *Les derniers Géants* ; Coentinn, *Machin chouette, Mademoiselle Sauve-qui-peut, L'Arbre en bois, Zzzz... zzzz...* ; Lionni, *La Maison le plus grande du monde, Frédéric* ; Ungerer *La Grosse Bête de monsieur Racine, Otto...*

Serge Martin n'oublie ni les classiques comme *Les Fables* de La Fontaine ou les *Contes de ma mère l'Oye* de Charles Perrault ni leur réécriture (Geoffroy de Pennart). Retenons aussi la belle analyse des animaux et du rire à partir de *La Vache qui rit* de Benjamin Rabier.

La littérature de jeunesse : un problème et une chance pour la critique littéraire

Au final, c'est la question de la critique de la littérature de jeunesse qui est posée. Comment la critique peut-elle s'engager par l'écoute? Comment privilégier la précellence? L'essai, conçu comme un atlas², montre que la littérature de jeunesse, – pas celle qui relève du beau travail avec des beaux titres souvent en jeu de mots – la littérature de jeunesse qui « n'évacue pas l'ombre³ » « n'est pas un domaine à ajouter (cerise sur le gâteau) ou à exploiter (support d'autres apprentissages) dans les dispositifs scolaires, mais l'occasion de repenser le rapport aux œuvres dans toutes les situations d'apprentissage et d'enseignement, de la maternelle à l'université, pour que l'ensemble de ces dispositifs en soient transformés, du moins redynamisés, parce que les œuvres ainsi mises en mouvement par le racontage n'ont plus à être expliquées mais réénoncées, et qu'alors la littérature ne sert plus à savoir mais à (se) connaître... ».

Christa Delahaye

Serge Martin est le responsable et le coordinateur du colloque international « Regards critiques sur la littérature pour la jeunesse » qui se tiendra à la BnF les 5 et 6 novembre 2015 à l'occasion des 50 ans de *La Revue des Livres pour enfants*.

1. Il est aussi écrivain sous le nom de Serge Ritman.
2. En référence à François Place.
3. Otto de Tomi Ungerer est une « fable de l'ombre » plutôt qu'une fausse autobiographie comme on peut le lire quelquefois.



THIERRY MAGNIER, 2015

Christine Détrez

Quel Genre? Essais

ISBN 978-2-36474-658-9

112 pages

13 €

QUEL GENRE?

Comment le mot genre, qui désignait pour vous et moi une notion grammaticale ou une classification littéraire, a-t-il pu faire une telle irruption sur la scène publique, médiatique et politique? C'est à cette question que répond le dernier essai de Christine Détrez.

Sociologue de renom, Christine Détrez est surtout connue des bibliothécaires pour ses recherches sur l'évolution du rapport des adolescents à la lecture. Dans ce nouvel opus, elle décrit de manière théorique la notion de genre que le succès du film de Guillaume Gallienne *Guillaume et les garçons à table!* a rendu populaire dès sa sortie en 2013. Alors que le mot genre apparaît presque quotidiennement dans l'actualité, ce mot « a soudain été investi d'un pouvoir tel qu'on a pu l'accuser de menacer la famille, l'enfance, et la société toute entière ». Pourquoi ce terme s'est-il peu à peu transformé en mot épouvantail?

La première partie de l'ouvrage vise à établir une définition de la notion de genre. L'auteure l'affirme d'emblée: il est faux de penser que le genre est une importation américaine. Depuis plus de quarante ans, les chercheurs français, toutes disciplines confondues, travaillent sur le masculin et le féminin et sur les inégalités qui en découlent. La définition classique du genre vient de l'anthropologie. Dès 1936, Marcel Mauss entreprend de montrer que le corps est social. Par comparaison avec les manières d'être des autres peuples – l'ouvrage en donne de nombreux exemples –, les chercheurs arrivent à la conclusion que « les tempéraments féminins et masculins, s'ils existent, seraient le produit de la culture puisque, ailleurs, ils se comportent autrement ».

L'adéquation entre sexe et genre ne s'organise pas partout et toujours selon les règles de la binarité.

Cette définition du genre conduit à une partition des disciplines. Si le genre est traité par les sciences

sociales, le sexe fait l'objet des sciences de la vie, de la biologie, de la médecine. Peu à peu, la critique du modèle naturel des deux sexes s'appuie sur des travaux scientifiques. Citons ceux qui reposent sur les tests de féminité des athlètes et qui montrent la complexité du partage en deux sexes : certains semblent présenter des caractères intersexués. Une fois sorties de leur contexte, on voit bien la dimension polémique de ces recherches.

Comment fabrique-t-on des filles et des garçons ? À partir de la célèbre déclaration de Simone de Beauvoir « on ne naît pas femme on le devient » (1949), la deuxième partie s'attache à montrer les mécanismes du genre et sa socialisation. Il s'agit de mettre au jour les processus inconscients qui contribuent à faire que l'on apprend à se comporter, à sentir et à penser selon les formes sociales associées à son sexe, mais aussi à voir le monde au prisme de la différence des sexes.

La dernière partie de l'essai répond à la question : « Pourquoi lutter contre les stéréotypes de genre alors que des études montrent qu'ils sont la condition même de la littérature et qu'ils sont nécessaires à la pensée ? ». C'est en raison du fait que les stéréotypes de genre émanent non d'une réalité existante mais de la culture. On les trouve dans de nombreuses composantes de notre vie : ainsi des couleurs (rose vs bleu), des vêtements (pantalon vs jupe), des inégalités de salaires... Quand un métier est dévalorisé, il s'ouvre aux femmes ; quand un métier se féminise, il se dévalorise (préfet vs préfète). Les stéréotypes de genre classent les garçons et les filles selon un ordre de valeur, le féminin étant bien sûr moins bien coté. C'est pourquoi on doit les dénoncer.

Au final, c'est le fameux « bon sens » qui assigne leur place aux filles et aux garçons qui est mis à mal. Manière de nous aider, nous les lecteurs et prescripteurs de littérature de jeunesse, à éviter la confusion entre genre et orientation sexuelle. L'essai de Christine Détrez invite tout un chacun – qu'il soit parent ou pas – à prendre de la distance par rapport aux évidences et à réfléchir sur la façon de se situer dans le monde.

Christa Delahaye

Pour approfondir la réflexion sur la notion de genre en littérature de jeunesse et pour disposer de listes d'albums et de romans, je vous renvoie à l'ouvrage dont nous avons rendu compte dans *La Revue des livres pour enfants* (n° 277, pages 79 et 80) : P. Clermont, L. Bazin, D. Henky (éds.) : *Esthétiques de la distinction: gender et mauvais genres en littérature de jeunesse*, Peter Lang, 2013.

EMPRUNTS À MICHÈLE PETIT

Dans notre dernier numéro (n°283), cette rubrique était consacrée à un ouvrage de Régine Detambel, *Les Livres prennent soin de nous*, paru chez Actes Sud. Après parution de cette critique, nous avons appris que cet ouvrage faisait de nombreux emprunts non mentionnés à l'œuvre de Michèle Petit (pages 16, 17, 18, 24, 28, 33, 34, 41, 43, 62, 63, 85, 86, 91, 93, 97, 99, 101, 102, 106, 107, 108, 109, 110, 126, 128, 134).

Nous ne saurions trop vous conseiller de vous reporter aux ouvrages source de Michèle Petit, ingénieure de recherche honoraire au CNRS :

- *Éloge de La lecture. La Construction de soi* (Belin, 2002)¹.
 - *L'Art de lire ou Comment résister à l'adversité* (Belin, 2008)².
- Tout comme nous vous conseillions, dans notre numéro 281, la lecture du passionnant *Lire le monde* (Belin 2014) du même auteur.

Une seconde édition amendée de l'ouvrage de Régine Detambel, corrigée de ces emprunts et références non crédités, a par ailleurs été réalisée par Actes Sud après mise au pilon de la précédente.

1. Chroniqué par Joëlle Turin dans le n°209, Février 2003.
2. Chroniqué par Annick Lorant-Jolly dans le n°245, Février 2009.

